

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris,	9 »
Départ.,	9 50
Étranger,	10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.**AU BUREAU,**Boulev. des Italiens,
n° 2,ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

L'élégance consiste bien moins dans la richesse de la mise que dans ce que l'on appelle *l'esprit de la mise*; on peut en juger jusque dans les manchons, devenus indispensables aujourd'hui; ils s'assortissent aux fourrures de la toilette, et, en cela, on peut distinguer le tact de la femme qui les porte. Ainsi, pour les costumes négligés, la martre seule convient; permis toutefois qu'elle soit martre du Canada, martre zibeline, etc.; vous pouvez encore, dans cette simplicité de fourrure, dépenser quelques mille francs, sans qu'on vous accuse d'un luxe mal entendu. Mais l'hermine, l'hermine noble et royale, ne peut point sentir l'air des rues, ni le froissement des piétons, ni le contact d'une étoffe vulgaire: aussi la femme distinguée ne portera l'hermine que lorsqu'elle sortira dans son équipage doublé de lampas et aux portières blasonnées; cette fourrure, rencontrée à pied, s'empreint aussitôt d'un aspect de déchéance, de catastrophe de fortune. Elle paraît heurter des mesquins alentours qui

l'environnent; il semble qu'elle soit comme les débris d'une grandeur finie; en un mot, elle donne à elle seule le cachet d'une grande dame ruinée, ce qui est, de toutes les suppositions, la plus prosaïque et la plus importante à éviter.

— On doit se féliciter de ce que la mode des manches étroites n'a pas prévalu pour les douillettes ou redingotes de promenade. Rien de plus gracieux, de plus commode, de plus comme il faut, que ces amples witchouras qui entourent une femme des riches draperies du velours et du damas, des étoffes les plus élégantes, réhaussées encore par le luxe des fourrures ou des dentelles qui les entourent. Les douillettes à la *Châtelaine* avec la pélerine carrée, les larges manches, la ceinture bouclée ou nouée sur la taille, voilà le plus joli négligé que l'on puisse adopter pour toilette de promenade ou de visite. Ces douillettes en satin noir, garnies de martre et doublées en soie blanche ou rose, sont de très-bon goût et le plus généralement adoptées; on en voit aussi en damas, couleur noisette, doublées en peluche bleue et garnies en dentelle noire. Elles sont

fermées sur le devant par des bandes de satin ou de velours.

— Les redingotes en drap commencent à se généraliser. Les nuances noisette, bleu-Haïti et vert émeraude, conviennent à ce genre d'habillement. Les unes se font à corsage et manches très-collantes; d'autres, à manches demi-larges ainsi que nous en avons offert un modèle dans l'un de nos derniers numéros. Le chapeau de velours noir, ou la capote de satin blanc, est le plus convenable pour être porté avec les redingotes en drap. La chemisette est en batiste brodée, garnie de valenciennne, le collet carré et petit. Si la redingote est ouverte, elle doit laisser voir une chemisette plissée, avec un petit jabot, et fermée par deux ou trois petits boutons d'or ou de fantaisie.

— On ne voit qu'en grand négligé des manteaux à long collet tombant presque sur le milieu du manteau; ils sont maintenant tous à taille ou avec des pélerines à pans ou à châles, ainsi que nous les avons présentés dans nos gravures au commencement de l'hiver. Les capuchons sont devenus d'un usage général pour tous les mantelets ou manteaux que l'on porte au soir sur des toilettes habillées; seulement, les femmes qui cherchent à faire un double usage de leur toilette ont des capuchons qu'elles détachent à volonté, lorsqu'il ne leur convient pas de les employer.

— Les robes de chambre en damas, cachemirienne ou mérinos imprimé, que les femmes portent chez elles, n'ont point suivi non plus l'exiguité des modes. Les manches en sont restées larges, et le devant fait en peignoir offre toujours beaucoup d'ampleur. On en trouve en ce moment un grand assortiment, tant pour hommes que pour femmes, rue de Choiseul, 3. A cause de la saison, il y a rabais de 25 pour 100.

— Les coiffures en cheveux sont en général très-tombantes sur la nuque, sur les joues, sur le cou; on est revenu aux longues boucles se déroulant à la manière des

héroïnes anglaises. Ce genre ne sied pas généralement aux physionomies plus capricieuses que sentimentales des parisiennes; aussi ne s'adopte-t-il que par de très-jeunes femmes. Les tresses formant des nœuds de chaque côté des joues sont une mode charmante; elles reçoivent toute espèce d'ornemens et sont retenues au milieu par des épingles d'or, des fleurs, des nœuds en rubans, des camées ou des attaches en pierreries. Tout cela forme de charmantes coiffures qui s'accordent avec un *chou* en tresse placé très en arrière de la tête, et ont, sur le côté, un ornement assorti à ceux du devant.

— On voit cependant encore quelques coiffures élevées; lorsque la tournure des femmes l'exige, nos coiffeurs maintenant ne se renferment plus dans un genre qu'ils appellent la mode. La mode est ce qui *va bien*, et la coiffure est devenue un art assez libéral pour se soumettre à cette importante condition.

— Les toilettes de bal offrent autant d'étoffes légères que de riches tissus; autant d'attaches en fleurs, que de nœuds en rubans; dans ce dernier genre, les magasins de M. Puffey-Chavy* offrent tout ce que la nouveauté et la mode peuvent exiger de plus luxueux, de plus délicat, de plus élégant. Les garnitures en rubans pour robes de bal sont d'un choix si heureux, qu'en les voyant flotter sur des robes de gaze ou de soie, on serait tenté de les préférer aux richesses des pierreries qui, pour attester plus de fortune, prouvent quelquefois moins de goût. Du reste, M. Puffey-Chavy a bien fait de ne point s'en tenir aux rubans et de reporter son goût sur les écharpes, les fichus, les mantilles, les petits bonnets habillés, et tant d'autres légers et gracieux accessoires de la toilette que l'on trouve réunis dans ses magasins avec autant de variété que de recherche.

— L'on continue à unir les oppositions, en fait de mode, et à allier le velours à la

* Rue Choiseul, 15.

gaze. On emploie en toilette de bal ces deux tissus. Nous citerons pour exemple une jolie robe en tulle uni dont le devant ouvrait des deux côtés en tablier, était fermé par cinq nœuds en velours bleu. Les petites manches étaient formées de trois bouillons de tulle séparés chacun par un bracelet de velours bleu arrêté au milieu par un nœud. Autour du corsage, qui était froncé, une petite pièce plate en velours blanc formant pointe sur la poitrine, le dos et les épaules. Le côté du velours qui se trouvait sur le corsage était garni d'une petite ruche de tulle. Pour coiffure, des épingles à tête de perles.

— Une robe en organdi, brodée à bouquets ponceau et or, avait pour garniture, sur les manches, trois petits volans festonnés en or autour du corsage uni; des écailles festonnées en or et rouge garnissaient la poitrine comme un joli collier. Pour ceinture, une cordelière d'or à desins et glands ponceau. La coiffure composée de trois petites bandelettes en velours ponceau, retenues de chaque côté des tempes par un camée dans le genre du bandeau de Bourguignon, décrit dans notre dernier numéro. Un nœud velours et or derrière la tête.

— Les bottines sont plus à la mode que les souliers dans toute espèce de parure. Seulement, leur luxe doit s'assortir à la toilette; aussi voyons-nous dans les magasins de M. Caux, qui semble s'être emparé du monopole des modes en ce genre, des bottines en velours, en satin de toutes nuances, boutonnées en or, en perles, en jais, ou ornées de lacets disposés avec une élégance qui convient parfaitement à la splendeur ou au goût des toilettes d'aujourd'hui. Les pantoufles de tous genres se trouvent aussi, avec leur luxe du coin du feu et leur recherche de beau-drier, dans les magasins de M. Caux*.

— Nous terminerons cet article par un dernier mot plus intime sur la toilette, et

qui en est peut-être le plus important, c'est la recommandation de l'*Amandine**, qui acquiert double mérite dans un moment où les fatigues des fêtes et des veilles atteint et défraichit si impitoyablement la peau. Nul n'ignore aujourd'hui que l'amandine remédie complètement à ces tristes attaques des années ou des plaisirs, et nous aimons à citer l'amandine pour préservatif de la beauté de la figure, comme nous saisissons l'occasion de rappeler les corsets Josselin** dans l'intérêt de la beauté du corps: c'est servir doublement les femmes et la mode.

Huitgarde de Souabe.

(VIII^e SIÈCLE.)



C'était vraiment un beau palais que celui que le grand roi Charlemagne, de glorieuse mémoire, avait fait bâtir dans Aix-la-Chapelle, un palais de féerie et d'enchantemens: les mosaïques, les bronzes de Pise, les candelabres de Vérone, riches trophées du triomphateur, y resplendissaient d'un vif éclat; les parfums orientaux y brûlaient dans des vases précieux, tandis qu'une jeunesse brillante, attirée par la réputation et la magnanimité du monarque, circulait sous les vastes portiques, sous les colonnes de marbre, disposées avec un art qui frapperait encore l'imagination dans un siècle plus avancé.

Soudain les sons harmonieux d'un cor doré résonnent sous les voûtes majestueuses de la royale demeure, et la reine Huitgarde, revenant de chasser dans la forêt voisine, descend de son noble palefroi, et, suivie de ses belles filles et de ses femmes, se retire dans ses somptueux appartemens.

Les princesses avaient emprisonné leurs cheveux sous un mince réseau de soie;

* Laboullee, rue Richelieu, 83.

** Rue de la Paix, 13, et rue du Ponceau, 2.

* Boulevard des Italiens, 11.

elles étaient richement parées, et la robe de brocart de Huitgarde, brillant sous les rubis dont elle était chargée, laissait apercevoir son brodequin rouge lacé de cordons d'or.

Bientôt dames et courtisans vinrent présenter leurs hommages à la reine; les princesses prirent leurs quenouilles, les jeunes seigneurs s'assirent à côté d'elles, tandis qu'Angilbert, Eginhard et Archambaud, l'élite des chevaliers français, appuyés sur le dos de leurs antiques fauteuils, devisaient avec la reine, et lui demandaient un gracieux fabliau.

« J'en sais un bien joli, dit-elle, et si vous voulez m'écouter avec attention, je vais le commencer.

« Pas n'est d'obscur naissance mon héroïne; c'était une noble Allemande, fille de roi, et fière de cœur. Un jour qu'elle se promenait avec ses femmes dans la forêt voisine du palais de son père, elle aperçut plusieurs chevaliers étrangers, de bonne mine et de noble tournure: un d'entre eux la frappa par son air distingué et martial, et soudain elle sentit que son regard plein de puissance et d'énergie avait porté le trouble dans son âme; car la dame aimait les héros, et pas encore n'en avait trouvé d'assez grand pour occuper son cœur. Quelque chose lui dit que ce beau chevalier était digne d'elle, et depuis cet instant elle n'eut plus de repos, rêvait à lui le jour, la nuit, et le voyait entouré de tous les prestiges de la gloire et de la grandeur; car vous l'ai dit, la noble dame aurait dédaigné une conquête vulgaire, et voyait avec indifférence les braves qui illustraient la cour de son père, et avait coutume de dire: Trouveront encore plus braves qu'eux qui les vaincront, et aimerai le vainqueur, si non...

» Or, elle apprit que les troupes d'un grand monarque venaient d'arriver pour combattre sa patrie, et de la cime d'une haute colline elle vit défiler l'armée brillante et nombreuse; malgré son amour

pour son pays, elle ne put se défendre d'une secrète admiration pour les ennemis, en voyant leurs formidables bataillons, ces bannières flottantes enrichies de franges d'or et d'argent, ces riches armures resplendissant au soleil, et lançant mille étincelles mobiles qui éblouissent les yeux; ces écharpes ondoyantes qui flottent au gré des vents, et ceignent de hautes et nobles tailles, réalisaient un des mille tableaux qui s'étaient offerts maintes fois à l'imagination de la jeune princesse.

» Le chef de la puissante armée s'avance; son panache rouge s'élève au milieu des rangs, et le fait remarquer parmi tous les guerriers; mais quelle est la surprise de la noble dame, en retrouvant en lui l'imposant chevalier dont la vue a produit tant d'impression sur elle! son cœur ne l'avait pas trompée, il avait deviné un héros. Par une étrange fascination, ses yeux ne peuvent se détacher de lui; en s'éloignant, elle le regarde encore, et voit toujours cette noble tête, faite pour le commandement, dominer toutes les autres; il lui semble que le guerrier la considère aussi. Ah! du moins, une seule fois encore, dit-elle, et elle cherche à le distinguer dans la foule; mais un nuage de poussière le dérobe à sa vue, et elle s'enfonce dans la solitude. Elle ne redoutait pas les aventures périlleuses, maniait un coursier avec adresse, et lançait le dard aussi bien qu'aucun de ses vengeurs.

» Bientôt le cri de guerre se fait entendre, la bannière sainte est déployée; de tous côtés, on entend le cliquetis des armes, les hennissements des chevaux, la voix de la citharède et les trompettes des avant-gardes; on ne voit que chevaliers portant lourdes cuirasses et larges boucliers, abandonnant leurs belles pour voler aux combats, tout fiers de leur devise: Dieu, ma dame et mon roi.

» Et la princesse, que devint-elle au milieu de cette agitation générale? elle gémit sur les maux de sa patrie, et, sous le

nom d'Egilda, elle se réfugie chez un saint ermite, dont on vantait beaucoup le savoir et la bienfaisance; il avait des baumes pour toutes les douleurs, des consolations pour toutes les peines: un mot de sa bouche calmait l'infortuné que consumait chagrin de cœur; une plante guérissait la blessure qu'avait causée un fer tranchant. Saint Sturmer, le preux ermite, possédait l'accent qui pénètre et l'éloquence qui persuade, et il passait ses jours à soigner les malades de corps et d'esprit.

» Egilda partage ses nobles travaux, et sa main blanche et délicate ne dédaigne pas des occupations plus vulgaires. Il n'y avait pas bien long-temps qu'elle était arrivée à l'antique monastère, lorsqu'on y transporta un chevalier blessé, qui venait réclamer les secours et les soins du savant ermite; des ducs et des barons lui servaient d'escorte, et les honneurs qu'on lui rendait annonçaient qu'il occupait un rang distingué.

» Egilda s'approche du blessé; elle veut l'exhorter à la patience, car il s'irrite et s'indigne de ne pouvoir supporter le poids de sa lance... « Soulevez la tête, preux chevalier, trouvez-vous un regard qui calme les souffrances, et généreuse dame qui les partage... » Tous deux se sont regardés, et ce coup d'œil a produit en eux une commotion subite, tous deux se sont reconnus; car la princesse ne soupirait pas seule, et noble guerrier avait aussi gardé dans son cœur le souvenir de ses traits.

Egilda, bien timide d'abord, s'enhardit peu à peu; elle prodigue au malade des soins si doux, que lui, prenant sa main, lui dit d'une voix émue: « Toute ma vie, je garderai souvenance de vos bontés. Je regrette bien d'être né dans un rang où l'on ne peut disposer de son cœur selon sa volonté; car je ne connais qu'une manière de m'acquitter envers vous, et je serais heureux de pouvoir vous prouver ma reconnaissance; mais je suis l'esclave des convenances, et je dois me sacrifier. » La

princesse rougit, et ces paroles lui causèrent plus de joie que de crainte, puisque par sa naissance elle était digne d'un roi.

— Nous verrons plus tard si dites vrai, messire; guérissez d'abord, et ensuite vous dirai ce que j'attends de vous, verrez que je suis grandement intéressée.

— Je voudrais le savoir de suite, répondit le noble blessé, et il est mal à vous de me laisser languir; l'inquiétude augmente la fièvre, et vous serez cause...

— Eh bien! je voudrais la paix d'abord entre nos deux pays.

— La paix? vous l'aurez: je peux dicter les conditions, puisque je suis vainqueur, et après...

— Oh! après, le devinerez, quand vous saurez mon véritable nom.

— Pourquoi le cacher, si n'en rougissez pas?

» Et l'impétueux guerrier insista tant, qu'il sut bientôt tout ce qu'il désirait.

» Or, le noble preux, c'était un roi de France, le fils de Pépin, le père de Louis 1^{er}, Charlemagne enfin.

— Et la princesse, qui était-elle? s'écrièrent d'une voix unanime dames et chevaliers.

— Huitgarde de Souabe, répondit la reine, pas n'est besoin de vous dire le reste. »

EMILIE MARCEL.

ESQUISSES DE CARNAVAL.

I.

Qu'il y a loin de ces fêtes pâles et mesquines que nous appelons des bals masqués aux carnavalesques solennités de nos pères! C'était là de la joie, c'était là de la folie. Quels jours que ceux où tout Venise était en rumeur! où les barques pavoisées de mille couleurs se heurtaient et encombraient les canaux: la noblesse, la bourgeoisie, le peuple, tout était revêtu des costumes les plus extravagants; tout le monde riait; la plus petite fenêtre avai

son masque, et, par les soupiraux des caves, de grotesques figures, hideusement comiques, faisaient échange de folles paroles avec ceux qui surchargeaient les barques.

Et, sans remonter si haut dans l'histoire, lisons les chroniques des fêtes du grand Roi, et les récits des réjouissances des carnavals flamands.

Les populations entières se ruaient en hurlant à travers les rues, et chacun était fier de son grotesque accoutrement; Louis XIV fit venir à un bal masqué des Tuileries le roi de Thunes et quelques-uns de ses principaux acolytes de la cour des miracles; il fut si ravi de la danse et des costumes de ces *gueux* qu'il se fit faire un costume *déguenillé* qui coûta cent mille écus; toute la cour imita son exemple, et les *bals de gueux* eurent une grande vogue.

Aujourd'hui c'est dans la classe ouvrière qu'il faut chercher la gaité, la vraie gaité de carnaval.

Un jour que toutes ces idées m'étaient venues à la tête, et ce jour, c'était précisément un mardi gras, je sortis de chez moi et me mis à arpenter les boulevards; on était heurté par cette foule de curieux qui, avides de plaisir, s'ennuient à être les témoins de celui des autres; sept ou huit voitures allaient, venaient et revenaient au milieu de cette mer de flâneurs; leurs conducteurs vomissaient des injures au public, des gamins leur lançaient de la boue.

Arrivé à la porte Saint-Denis, je remarquai un homme, grand coquin, dont le visage, enluminé par les effets du vin, était couvert de petites mouches noires; ce *masque* se promenait de l'air le plus grave du monde, il ne disait mot à personne, et semblait toujours craindre de compromettre sa dignité; c'était ce qu'on appelle un *Espagnol*: il portait une toque en velours roux, ci-devant noir; d'un bouton d'acier s'élançait une longue plume rouge cassée par son milieu; ce noble Castillan s'était tracé des moustaches qui tournaient en

spirale sur ses joues, et derrière ses oreilles étaient attachés deux petits tire-bouchons de cheveux. Sa camisole de velours, conforme à la toque, était serrée au moyen d'une ceinture de porteur d'eau; une épée à poignée en croix était à son côté, ses manches avaient des bouillons de satin; le héros avait mis ses bottes par-dessus ses pantalons et les avait ornées d'un cercle de papier jaune en guise de revers; joignez à cela des gants crispins, puis *une dague de Tolède*, et vous aurez une parfaite idée de mon Espagnol.

Je ne pouvais concevoir quelle idée avait un homme de s'affubler ainsi et de venir froidement se promener au milieu d'une foule dont il était la risée. Au même instant, je vis arriver un *Turc*. Le *Turc*! voilà le Dieu du carnaval. Le vrai *Turc* ne se trouve plus guère que chez les costumiers du faubourg du Temple, des Funambules et des Folies-Dramatiques, qui seuls ont conservé dans toute leur intégrité les vieilles traditions ottomanes: or, celui que je vis était vraiment le type de cette grotesque convention. Le *Turc* doit porter un large pantalon de basin blanc serré sur la botte au moyen d'une coulisse. Une ceinture rouge de commissionnaire soutient un sabre de dragon de l'Empire français, à poignée avec coquille; la veste de rigueur est en molleton rouge, garnie de paillettes d'argent; elle est courte par derrière, laisse voir les bretelles du pantalon et descend en pointe sur le devant; les manches de chemise sont simples. La coiffure du *Turc* est la plus curieuse partie de son accoutrement: qu'on se figure une moitié de cantalou, ou un moule à pâté surmonté d'un croissant de papier *jaune-d'or* avec deux morceaux de verre pour figurer des diamants; sous le prétendu turban retombe une incommensurable perruque poudrée, avec les tresses en cadennettes et une queue qui flotte et saupoudre non seulement la veste en molleton, mais tout le voisinage.

Ce *Turc* marchait fort vite, parlait de

même et continuellement, injuriant tout le monde, et paraissant vouloir s'appliquer à chaque instant l'axiôme : Fort comme un Turc.

Le Turc était justement un ami intime de l'Espagnol; aussi la rencontre fut-elle touchante. Après deux heures d'effusions arrosées de quelques *canons*, ils rencontrèrent le cortège du Bœuf gras. Bravo! nous allons le suivre, s'écrièrent-ils en reconnaissant dans l'escorte un camarade, un *Sauvage*. Nouvelles démonstrations de tendresse; on alla boire, le Sauvage déposa sa massue d'osier, essuya son maillot rose, et chercha à faire disparaître les simulacres de bottes à l'écuyère que lui avait faits la boue des ruisseaux. On organisa ensuite la partie du soir, on but à la santé de la femme et des enfans, on dîna, et sur les sept heures les trois amis entrèrent au *Grand-Vainqueur*, près la barrière de Belleville.

Le trio fut bientôt dépareillé : le Sauvage reçut dans la figure un tronçon de bouteille, qui le blessa de telle sorte qu'il dut passer huit jours à l'hôpital; l'Espagnol, plus dramatique dans ses événemens, fut précipité par la fenêtre, et dans sa chute perdit une oreille, qu'avait accrochée un clou du mur. Le Turc assomma un *malin*, démolit un *arlequin* et deux *pierrots*; il était en train d'achever un *marquis*, quand les municipaux se saisirent de lui. L'affaire finit à la *correctionnelle* par dix jours de détention.

A quelque temps de là, les trois amis se rencontrèrent à l'Ambigu : « — Dieu de Dieu! avons-nous ri! dit l'Espagnol. — Quel plaisir! dit le Sauvage. Le Turc prenant la parole, dit avec une voix pleine de majesté : — Nous nous sommes amusés comme des *Bossus*! »

SAINT-MAKER.

Théâtres.

THEATRE-ITALIEN. — Tout le monde sait que l'administration *doit* à chaque saison une pièce nouvelle. La liste civile fournit en échange une salle et une belle et bonne subvention de 70,000 fr. Or, MM. Robert et Severini nous ont déjà offert leur *chef-d'œuvre* de 1837; ce chef-d'œuvre, c'est *Malek-Adel*. Le sujet, chacun le connaît; c'est le roman de M^{me} Cottin, transformé en libretto par le comte Pepoli. Quant à la musique, nous ne sommes pas encore bien revenus de notre surprise d'avoir vu exécuter une semblable partition : une éternelle répétition des compositions de Rossini, de Bellini et de Mozart; une instrumentation bruyante, tourmentée; une mise en scène pitoyable, et dont *Bobino* rougirait. L'administration, voulant toujours liarder, a été en quête d'opéra auprès de M. Costa, son chef d'orchestre à Londres; on comprend qu'un tel compositeur a montré peu d'exigence. On est forcé de l'avouer, les nouveautés italiennes suivent un effrayant *crescendo* de nullité depuis quelques années. *I Puritani* a mérité tout son succès; *Marino-Faliero* était assez faible à côté de l'*Anna Bolena*, du même auteur; *I Briganti* n'était pas non plus du merveilleux, et *Malek-Adel*... O *Malek-Adel*, tu passeras en proverbe.

— FRANÇAIS. — Le succès de *la Camaraderie* a été complet, unanime; c'est une sorte de retour vers l'antique

Castigat ridendo mores.

Les comédies historiques, épisodiques, dramatiques, s'usent et passent de mode; il faut en revenir à l'ancienne école. Proclamons donc le succès de *la Camaraderie*, et, comme le disait le *Courrier des Théâtres*, hâtons-nous d'ajouter qu'il est en même temps légitime; car ce sujet repose sur des vérités, tristes sans doute, mais incontestables. C'est ce que n'avoueront pas nombre

de gens intéressés à le nier, les *camarades*, par exemple, qui comptent sur l'importance des résultats pour cacher la turpitude et la mesquinerie de leurs moyens de fortune; mais M. Scribe a frappé juste, et le public ira confirmer une réussite, dont les difficultés font une espèce de triomphe. Il a flétri la brigue politique et la coterie littéraire; c'était son droit d'écrivain dramatique, il en a noblement usé; et, sous cet aspect, sa pièce est un acte de courage qu'il est juste de récompenser. Assurément l'intrigue pourrait en être plus forte; mais les détails y sont de nature à racheter bien des défauts. C'est de cela que doit vivre un pareil ouvrage; une œuvre trop substantielle n'eût peut-être pas atteint le but que se proposait l'auteur. — Le nom de l'académicien a été proclamé au bruit des bravos de toute la salle.

— **VARIÉTÉS.** — *Nathalie* a remporté une victoire complète sur la scène du boulevard Montmartre. Triomphe aux auteurs, MM. Saint-Hilaire et Dupont.

— On a remarqué que sur toutes les affiches des bals masqués figure le nom de M. Jullien. Ainsi, le même jour, sur les affiches de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, de la Gaité et des Variétés, on lit : *L'orchestre sera conduit par M. JULLIEN*. Cela prouve une chose, c'est le mérite généralement reconnu de l'orchestre de la rue Saint-Honoré.

Album.

M. Véron, fondateur de la *Revue de Paris*, et ancien directeur de l'Académie Royale de Musique, vient d'être nommé membre de la Légion-d'Honneur, sans doute pour le récompenser d'avoir gagné, aux dépens du bien-être et de la gloire de l'Opéra, quarante bonnes mille livres de rentes.

— Dernièrement, à Vienne, on a mis en prison un homme qui montrait au public une soi-disant sauvage du pays des Esquimaux. Cette pauvre créature n'était réellement qu'une jeune fille enlevée, dont il avait frotté le corps avec du brou de noix, et qu'il avait affublée des vêtements portés par les Esquimaux morts en Belgique, pour tromper ainsi le public autrichien.

— Les magasins de M. Chevalier, quai de l'Horloge, 77 *ter*, sont un arsenal de lorgnons et de lunettes rivalisant de goût et d'élégance. Cet habile opticien a su réunir les qualités si rares d'un bon instrument d'optique et d'un objet de luxe. Ce qui a surtout distingué M. Chevalier et lui a valu son brevet, est son *baromètre portatif*; cet instrument est un fort joli meuble de voyage, et il donne la pesanteur de l'air avec une précision extraordinaire.

A ce Numéro est jointe la planche 1321.

BAUME D'OSMAN IGLOU.

Dépôt général, BRIE, 25, rue Neuve-des-Mathurins.

Ce Baume, composé de sucs de plantes asiatiques, et généralement employé dans tous les séraïls, a la propriété d'empêcher les rides et même d'effacer celles venues. Il maintient le peau dans

un état de souplesse et de fraîcheur jusqu'à un âge fort avancé; il guérit radicalement la couperose; en se servant du bandeau et du loup, l'efficacité en est plus prompte.—N. B. Pour éviter la contrefaçon, chaque pot sera revêtu du timbre du dépôt général.

Seuls dépôts à Paris: Druelle, 2, boulevard des Italiens; Boivin, 12, rue de la Paix.

IMPRIMERIE DE V. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



ayuntamiento de Madrid



Modas de Paris.

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, N.º 21, près le passage de l'Opéra.

Coffure exécutée par M. Neuville, p. des P.º g.º des variétés, Ciseau de chez M. Cartier, B. des Italiens. Robe en velours d'Afrique, façon de M. Boncompagni, breveté, r. Montabor. Coffure exécutée par M. Gerniot, r. de la f. des Mathurins, g. ornée de fleches en perles, de M. Bourguignon, p. de l'Opéra. Evantail, des M. de M. Devilleroy, galerie de la bourse.

Mess. J. & J. Peller, 34, Rathbone Pl. London.

Ayuntamiento de Madrid